3

FACULTÉ DE MÉDECINE DE NANCY. 29

DE

LA MÉNOPAUSE

ET DE SON INFLUENCE DANS

LA PRODUCTION DE L'ALIÉNATION MENTALE

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée à la Faculté de médecine de Nancy
et soutenue publiquement le 26 février 1876, à 3 heures

PAR

LOUIS-ANTOINE PAGÈS
Né à Aynac (Lot),
Ancien interne de l'asile des aliénées de Bordeaux.



PARIS
A. PARENT, IMPRIMEUR DE LA FACULTE DE MÉDECINE
RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 29 ET 31

1876

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

FACULTÉ DE MÉDECINE DE NANCY

Doyen, M. STOLTZ O ✻.

Doyen honoraire, M. EHRMANN O ✻.

Professeurs honoraires, MM. SÉDILLOT C ✻, CAILLOT ✻.

Clinique obstétricale et gynécol. .	STOLTZ O ✻, profess.	M. ROUSSEL ✻, prof. ad.
Physique et Hygiène..........	M. RAMEAUX ✻, prof.	
Médecine légale.............	M. TOURDES ✻ profess.	
Clinique externe.............	M. RIGAUD ✻, professeur	
Médecine opératoire.........	M. MICHEL ✻, professeur	
Matière médicale et thérapeut.	M. COZE ✻, professeur.	M. GRANDJEAN ✻, pr. ad.
Clinique interne.............	M. HIRTZ ✻, professeur.	
Pathologie externe..........	M. BACH ✻, professeur.	M. BÉCHET, prof. adjoint.
Anatomie gén., descriptive et topographique	M. MOREL, professeur.	M. LALLEMENT, pr. adj.
Clinique externe.............	M. SIMONIN ✻, profess.	
Chimie médicale et Toxicologie.	M. BLONDLOT ✻, prof.	M. RITTER, prof. adjoint.
Clinique interne.............	M. V. PARISOT ✻, prof.	
Accouchements et maladies des enfants...............	M. HERRGOTT ✻, prof.	M. E. PARISOT, prof. adj.
Pathologie générales et Pathologie inte ne...............	M. HECHT, professeur.	M. DEMANGE ✻, pr. adj.
Botanique et Histoire naturelle médicale	M. ENGEL, professeur.	
Physiologie.................	M. BEAUNIS ✻, profess.	M. POINCARÉ, prof. adj.
Anatomie et Physiolologie pathologiques...............	M. FELTZ ✻, professeur.	

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. MONOYER.	MM. GROSS.	MM. SCHLAHDENHAUFFEN.
BOUCHARD.	FÉE ✻.	BERNHEIM.

M. BONNET, Secrétaire, Agent comptable.

Examinateurs de la Thèse :

MM. V^or^ PARISOT, Président; RIGAUD, DEMANGE, LALLEMENT.

La Faculté a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni les approuver ni les improuver.

A LA MÉMOIRE

DE MON PÈRE, DE MA GRAND'MÈRE ET DE MON FRÈRE

A MA MÈRE.

A MA SŒUR.

A MON FRÈRE.

A LA MÉMOIRE DE MON EXCELLENT ET REGRETTÉ MAITRE

M. BULARD.

DE LA MÉNOPAUSE

ET DE SON INFLUENCE

DANS LA

PRODUCTION DE L'ALIÉNATION MENTALE

INTRODUCTION.

Tota mulier est in utero.
(HIPPOCRATE.)

La ménopause (μὴν mois et παῦσις cessation), ou époque à laquelle la femme cesse d'être réglée, a reçu différentes dénominations. On l'a appelée âge de retour, enfer des femmes, ménopause, âge climatérique, âge critique... Quoique cette dernière dénomination couvînt mieux au point de vue du sujet que nous nous sommes proposé de traiter, nous conserverons néanmoins le mot ménopause, parce qu'il est plus généralement employé et qu'il ne préjuge rien pour les conséquences qui peuvent suivre la cessation des règles.

Plusieurs auteurs ont parlé de cet âge où, la femme, perdant l'important privilége de devenir mère, voit disparaître la beauté avec ses prestiges, tandis que va commencer pour elle une nouvelle période, objet de ses craintes souvent légitimes.

Les uns, un peu exagérés, ont cru que toutes les affections, soit organiques, soit psychiques, devaient être imputées à la ménopause. D'autres, au contraire, voulant réagir trop fortement contre ces tendances, ont été non moins absolus en affirmant l'innocuité de cet âge, où les règles sont définitivement supprimées, s'appuyant sur ce principe qu'à cette époque il se passe un acte conforme aux lois de la nature, un acte purement physiologique et que dans ces conditions la nature doit fournir à l'organisme les ressources que, dans de telles circonstances, celui-ci réclame.

Nous n'avons pas assurément la prétention de trancher une question si délicate et d'une si grande importance; cependant, placé dans des conditions où il nous a été permis d'observer l'influence que cette époque de la vie de la femme exerce sur le développement des maladies mentales, nous tâcherons, en nous appuyant sur des observations personnelles, d'établir que l'époque de la ménopause si elle n'est pas toujours la cause première de la folie, n'en favorise pas moins son développement, et que cette affection revêt tour à tour différentes formes qui présentent le plus ordinairement les caractères de la lypémanie.

Nos observations sont rapportées le plus laconiquement possible, afin d'éviter des détails minutieux et inutiles ; nous nous borneront à relater les faits principaux. S'il arrive parfois que le lecteur nous accuse d'avoir omis des détails, qui auraient pu jeter une nouvelle lumière sur cette importante question de la ménopause, il aura, pour nous, je l'espère, quelque indulgence s'il pense aux difficultés que l'on rencontre lorsqu'on veut arriver à l'exacte vérité. Ne pouvant avoir de renseignements de la part de la malade elle-même, on est obligé de les chercher auprès des personnes qui les approchent et celles-ci ont souvent laissé passer inaperçus bien des changements, bien des petites incommodités qu'ils rapportaient à d'autres causes. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, à tenir compte des égards et des ménagements que l'on doit à la femme, surtout lorsqu'on

pousse ses investigations sur un champ que la pudeur empêche souvent de dévoiler complètement ?

Si nous avons commis quelques erreurs, nous avons du moins agi très-consciencieusement, bien convaincu de la fâcheuse importance que peuvent avoir des observations faites dans le but de faire triompher une opinion. Dégagé de toutes idées préconçues qui entraînent souvent le médecin même malgré lui, nous avons tâché de tirer des conclusions découlant des observations elles-mêmes, évitant de torturer les faits pour les faire cadrer avec des idées basées sur tel ou tel système.

Trop de médecins, même éminents, voulant tout rapporter à des théories qu'ils admettaient *à priori*, ont donné naissance à de beaux systèmes admis d'abord avec le plus grand enthousiasme, mais qu'on a vus s'évanouir devant les faits, ne laissant que le pénible souvenir d'une hypothèse.

DE LA MENSTRUATION.

A peine la jeune fille est-elle arrivée à cet âge, dont Rousseau a fait le tableau le plus frappant, à peine l'âge de la puberté s'est-il manifesté, qu'une transformation presque subite s'opère et dans le caractère et dans la constitution tout entière de la jeune personne. La jeune fille perd l'enjouement et le laisser-aller de l'enfance ; les jeux bruyants sont abandonnés, la poupée est mise de côté ; la sensibilité augmente, l'imagination s'exalte facilement; il survient des alternatives de tristesse et de gaieté, et la jeune fille recherche la solitude qui favorise ses rêveries. Heureuse celle qui, par des lectures licencieuses, des propos lascifs ou des manœuvres coupables n'a pas voulu devancer la nature en lui ravissant ce que celle-ci refusait à juste titre d'accorder à son jeune âge !

Mais toutes ces modifications de l'ordre moral, qui s'opèrent chez la jeune fille à l'époque de la puberté, ne sont que les conséquences du nouveau travail physiologique qui se passe en elle. Ses seins deviennent proéminents, le pubis se couvre de poils, le tissus adipeux augmentant lui donne des formes plus gracieuses. Les ovaires se développent rapidement, les vésicules de Graaf deviennent turgescentes, l'écoulement menstruel s'établit bientôt, et dès lors la jeune fille se trouve apte à être fécondée. L'utérus encore peu volumineux sort de cette indifférence et de cet oubli où il était resté jusque là, s'éveille, se développe, s'accroît et devient comme un centre d'action vers lequel la nature dirige toutes les forces de la vie et acquiert, sur toutes les autres fonctions qui semblent lui être soumises, une prépondérance pour ainsi dire tyrannique. Qui n'a vu, en effet, tous les dérangements, toutes les modifications physiques

et morales qui s'opèrent dans le caractère de la femme à l'époque de ses règles ? Les unes voient leurs écoulements menstruels accompagnés et précédés de douleurs de reins, de migraines, etc...... D'autres, d'un caractère naturellement doux et facile, deviennent à l'époque de leurs règles irritables, impérieuses, imposant même leurs volontés à ceux pour lesquels elles sont habituellement pleines de déférence. Il n'est pas rare de voir des femmes qui, pendant tout le temps de leurs époques se trouvent dans un tel état d'excitation, qu'elles perdent la responsabilité de leurs actes. En ces moments, une émotion vive peut, comme nous avons eu plusieurs fois l'occasion de l'observer, déterminer pour un temps plus ou moins long la perte de la raison. L'intéressant rapport du docteur Bulard, publié en 1873, au sujet d'une femme qui avait tué sa voisine dans un moment d'exaltation, causé par un mot blessant et à la suite duquel ses époques s'arrêtèrent brusquement, en est un exemple frappant. Dans ce travail adressé à la Cour de Poitiers, M. Bulard démontre clairement que cette dame avait commis son crime dans un moment où elle n'était nullement responsable de ses actes.

C'est là une question sur laquelle les médecins légistes n'ont peut-être pas assez insisté et que la justice a trop souvent méconnue. Le point est sans doute délicat, et il est souvent difficile de préciser jusqu'où va la responsabilité et où elle s'arrête ; car, si dans bien de circonstances, la faute peut être atténuée, il faut aussi bien se garder d'ouvrir la porte à des nombreux abus qui en seraient infailliblement la conséquence, la personne coupable voulant toujours trouver des excuses dans un entraînement irrésistible.

Nous voyons par là le rôle important que l'utérus exerce chez la femme, et cette prépondérance, ce pouvoir absolu qu'il a sur tous les autres organes, il le conserve jusqu'à ce que la ménopause vienne avertir la femme qu'une vie toute nouvelle va commencer pour elle, et que le rôle important, qui lui avait été confié par la nature, va désormais lui être ravi

PREMIERE PARTIE

De la Ménopause.

La période de reproduction chez la femme doit, ainsi que chez l'homme, avoir ses limites, et la nature dans sa sollicitude pour la conservation de l'espèce a voulu que des fonctions aussi importantes que celles de la génération, ne fussent confiées qu'à des êtres jouissant de toute la plénitude de la vigueur et épargner en quelque sorte cet être qui a, pendant de nombreuses années, supporté les incommodités de la menstruation, de la grossesse et la douleur de la parturition; car, si la ménopause a des dangers, ces périls, une fois conjurés, la femme qui a dignement rempli son rôle voit s'ouvrir devant elle une vie moins agitée et exempte d'une foule d'infirmités qui avaient été attachées à son existence.

Nous sommes loin d'admettre les idées de Sénèque sur la cause qui détermine chez la femme la cessation des règles. Le philosophe latin, en expliquant cet aphorisme d'Hippocrate « *mulier podagra non laborat nisi menstrua defuerit* » dit : Le plus grand des médecins, le créateur de l'art, a dit que les femmes ne devenaient ni chauves, ni goutteuses. Or, aujourd'hui leurs cheveux tombent et leurs pieds sont pris de goutte. Les femmes n'ont pas changé de nature, mais de vie ; car devenues les égales des hommes en fait de licences, elles le sont dévenues aussi en fait d'infirmités corporelles. Leurs veilles ne sont pas moins prolongées, leurs excès de boisson ne sont pas moindres. Comme les hommes elles rejettent par régurgitation la surcharge de leurs entrailles, et rendent en vomissant ce qu'elle ont avalé de vin ; elles mangent également de la neige

pour apaiser les ardeurs de leur estomac. Qu'y a-t-il donc d'étonnant que le plus grand des médecins, le plus habile observateur de la nature soit convaincu d'avoir dit faux, puisque tant de femmes sont goutteuses et chauves ? C'est qu'elles ont perdu à force de vices, le privilége de leur sexe, et comme elles n'ont presque plus rien de féminin, elles sont condamnées aux maladies de l'autre sexe (1).

Dans ce tableau où il nous fait si bien connaître les mœurs de son époque, Senèque, pour donner raison à Hippocrate, attribue à la dépravation des mœurs la perte d'un privilége naturel au sexe féminin.

Les anciens et plusieurs auteurs encore de nos jours n'ont vu dans la symptomatologie de la ménopause que la suspension d'une hémorrhagie mensuelle, une hémorrhagie à laquelle tout l'organisme était habitué, et dont la suppression devait retentir sur les autres fonctions. On a d'abord cru que le sang menstruel possédait des qualités malfaisantes. Ce sang, disaient-ils ne s'écoulant plus par les voies ordinaires et retenu dans l'économie, ne peut, par ses qualités vénéneuses, que produire une sorte d'intoxication. Pline nous faisant part des croyances de son époque relativement aux propriétés du sang menstruel, dit que la femme, lorsqu'elle a ses règles, exerce une influence nuisible non-seulement sur les personnes qui l'approchent mais encore sur les animaux qui se trouvent à peu de distance. Ces croyances vulgaires qu'une femme à ses époques ne peut réussir une bonne cuisine, qu'à son approche le vin s'aigrit, le lait tourne, etc., ne sont-elles pas des restes de ces anciennes erreurs ?

Plus tard on a attribué au sang de l'hémorrhagie cataméniale la vertu de guérir certaines maladies. Mais tous ces préjugés ont fait leur temps, et l'expérience a démontré que le sang menstruel, pas

(1) Sénèque, chapitre xcv.

plus que celui qu'on pourrait extraire de toute autre partie du corps ne possède ni les propriétés nuisibles ni les vertus thérapeutiques qu'on a voulu lui attribuer.

Après avoir parcouru pendant trente ans environ sa marche périodique, la menstruation s'arrête. Elle s'arrête tantôt brusquement pendant un état excellent de santé sans qu'aucun symptôme, du du moins important, ait pu faire prévoir sa suppression. D'autres fois, et c'est le cas le plus fréquent, la ménopause s'annonce par des oscillations très-variables. Les règles paraissent avec moins d'abondance, deviennent plus rares, sont parfois accompagnées ou suivies d'un écoulement vaginal blanc ou jaunâtre. Souvent la femme éprouve un retard de huit, quinze jours ; d'autres fois ses règles sont suspendues pendant un mois, deux mois, six mois, un an et même davantage pour reparaître plus tard. Le flux menstruel peut à chaque époque diminuer de quantité et de durée jusqu'à la complète cessation de la menstruation ; mais cette marche progressivement décroissante est bien rare. Il semblerait que ce dernier mode de procéder fût le plus favorable à la santé, car l'organisme, s'habituant d'une manière progressive et peu sensible à se passer de cette hémorrhagie, reprendrait peu à peu son équilibre et la suppression du flux menstruel aurait un retentissement moins fâcheux sur les autres fonctions.

Il nous serait impossible de donner une description exacte de tous les symptômes qui accompagnent la ménopause, car ils présentent autant de variétés et de degrés que d'individus, et changent même plusieurs fois chez la même personne. Au milieu de tout cela le moral est presque toujours affecté et offre de sensibles tendances à la lypémanie. Ce sont des irrégularités de caractère, des idées tristes, des craintes exagérées. La femme se sent dégoûtée de la vie, a des idées de persécution ; elle devient susceptible et irritable. D'autres fois on constate des tendances à l'hypochondrie ; ces femmes se plaignent de douleurs de reins, dans les cuisses, les jambes, dans la

colonne vertébrale ; la nuit elles ne peuvent reposer, elles accusent encore des pesanteurs à la tête. Chez elles la digestion se fait mal, elles ont des rapports nidoreux, des éructations, des borborygmes, elles éprouvent la sensation d'un poids à l'épigastre, ont des serrements à la gorge, des battements de cœur, des crispations nerveuses, des bouffées de chaleur, etc.

Le cerveau, ce centre auquel viennent aboutir toutes les sensations, même les plus éloignées, ne peut rester indifférent aux troubles qui se passent autour de lui. Il oppose souvent une vive résistance, car la volonté s'efforce de réagir ; mais, débordée à son tour, elle suit le courant qui l'entraîne et participe à ces perturbations ; car, s'il survient alors une grande émotion, une peine trop fortement ressentie, une frayeur, une contrariété, c'est alors, dis-je, que le plus souvent éclate le délire.

On a encore vu des femmes qui, parvenues à l'âge de quarante-cinq ans, en voyant leurs menstrues se supprimer subitement et sans qu'elles y fussent préparées, ont cru à une grossesse tardive, le plus souvent redoutée mais quelquefois, attendue avec impatience depuis bon nombre d'années.

Déjà la femme, sous l'empire de cette idée qu'elle caressait, se penche en arrière, prend une démarche lente et se balance sur ses hanches. Son abdomen, soit par une accumulation de tissu adipeux dans ses parois, soit par l'effet de météorismes, a même augmenté de volume. Les seins eux-mêmes grossissent et deviennent le siége d'un fourmillement. Les fausses digestions, les renvois, les envies de vomir, les bizarreries du goût qui accompagnent souvent la ménopause deviennent pour elle des preuves qui ne laissent plus aucun doute. On a vu des femmes qui, précisant l'époque de leurs couches, avaient fait prévenir le parrain et la marraine, avaient tout préparé pour recevoir l'héritier qui devait porter leur nom. L'époque fixée était venue, les parents étaient dans l'attente, on attendait, on attendait encore, on accusait du retard, lorsque le

médecin, enfin consulté, fait d'un seul mot évanouir de longues espérances. Heureux le praticien qui dans de telles circonstances ne subit pas l'influence de ceux qui l'entourent et ose demander à un examen sérieux et souvent facile des organes génitaux des éléments de diagnostic autrement sérieux que ceux que peut lui fournir un moral affecté! Je connais un praticien distingué qui, dans un cas semblable, pour n'avoir pas été de l'avis d'une dame qui se disait près d'accoucher, reçut de celle-ci un bon soufflet et ne fut plus dès lors le médecin de la famille qui cessa de l'appeler. Inutile de dire que les suites rendirent justice au docteur.

§ 1. — *Age auquel survient la ménopause.*

Nous avons déjà indiqué que c'était de quarante à cinquante ans que le flux cataménial se supprime. On a vu des femmes cesser d'être réglées bien avant cet âge. Quelques-unes ne voient plus à 30, à 25 et à 20 ans même ; mais ce sont là de rares exceptions qui ont le plus souvent pour cause, soit une couche malheureuse, soit un accident ayant déterminé la suppression brusque des règles. D'autres, dépassant les limites ordinaires de la ménopause, se voient encore à 55, à 60, 65 et 68 ans. Tilt cite une dame qui n'avait cessé d'être réglée qu'à l'âge de 80 ans. Berstein rapporte l'histoire d'une femme, qui réglée à 20 ans, eut un premier enfant à l'âge de 47 ans, et à 60 ans mit au monde le septième et le dernier de ses enfants ; la ménopause n'arriva chez elle qu'à l'âge de 99 ans, cinq ans avant sa mort. Nous trouvons des exemples de femmes qui auraient vu leurs règles paraître à un âge encore plus avancé. Blancard parle d'une femme qui aurait été réglée jusqu'à l'âge de 106 ans. De tels faits sont difficiles à expliquer, cependant, comme nous n'avons pas de raisons pour mettre en doute la bonne foi de Blancard, nous croyons qu'un examen attentif aurait peut-être fait découvrir quelques affections utérines passées inaperçues, et qui

auraient été la cause de l'hémorrhagie qu'on a pu confondre avec le flux menstruel. « Presque toujours le flux sanguin, qui survient alors, dit M. Dubois, n'est qu'une hémorrhagie dépendant d'une lésion organique de l'utérus. »

Quelques travaux peut-être même insuffisants ont été faits dans le but de déterminer l'époque moyenne à laquelle la femme cessait d'avoir ses règles, et tous ont abouti à peu de chose près au même résultat, c'est-à-dire à démontrer que le plus ordinairement c'est de quarante à cinquante ans, que dans notre climat arrive la ménopause.

1° *Influence des conditions sociales.* — Les conditions sociales et climatériques paraissent exercer une certaine influence sur l'époque de la ménopause. Nous n'entreprendrons pas ici d'en chercher le pourquoi, ce serait trop nous écarter de notre sujet ; qu'il nous suffise de le constater en mettant sous les yeux du lecteur un tableau tendant à prouver le fait déjà avancé.

Age.	Classe aisée.	Femmes de la campagne.	Femmes de la classe ouvr.	Total général.
De 18 à 20 ans........	»	»	1	1
De 21 à 24 ans........	»	»	»	»
De 25 à 30 ans........	»	»	1	1
De 31 à 34 ans........	»	»	1	1
De 35 à 40 ans........	1	»	16	17
De 41 à 45 ans........	3	9	37	49
De 46 à 50 ans........	15	21	47	83
De 51 à 55 ans........	3	4	31	38
Total.........	22	34	134	190

C'est à Leudet que nous empruntons ce tableau. Ses observations se bornent aux femmes de Rouen et de ses environs. Dans les études qu'il a faites sur l'influence des conditions sociales, relativement à l'âge moyen auquel se manifeste la ménopause, il a trouvé qu'elle arrive de 48 ans 7/10, pour les femmes des classes ouvrières,

de 47 ans 9/10 pour les femmes de la campagne, et de 47 ans 4/10 pour les femmes de la classe riche. Ces dernières seraient donc les moins privilégiées, tandis que les femmes de la classe ouvrière, sembleraient, en ceci, mieux partagées.

Ne pourrait-on pas trouver dans la vie active et laborieuse des femmes de la classe ouvrière une juste compensation pour l'activité de leur travail, bien capable de leur faire moins envier une vie oisive, et souvent passée dans les plaisirs et la mollesse ?

2° *Influence des climats.* — Quant au climat, nous trouvons qu'il exerce sur la ménopause une influence assez notable. Il est incontestable que, plus on se rapproche de l'Équateur, plus les jeunes filles sont précoces et que d'autre part les jeunes filles du nord sont pubères à un âge plus avancé que celles du midi. Il semble que les mêmes corrélations devraient exister pour la ménopause, que les femmes du nord devraient être réglées jusqu'à un âge plus avancé, tandis que la suppression des règles se manifesterait plus tôt chez les femmes des pays chauds. Ceci est généralement vrai, mais cette différence se trouve moins manifeste pour la ménopause que pour l'établissement de la puberté ; et il est très-fréquent de trouver dans les pays du nord des femmes qui, sans qu'on puisse invoquer de causes pathologiques, cessent d'être réglées avant 45 ans ; tandis que, dans les pays chauds, l'époque de la ménopause arrive souvent même après cet âge.

Le tableau d'Emile Bertin, que nous reproduisons ici, tend à démontrér la réalité de cette influence.

Pays.	Auteurs.	Age moyen de la cessation des règles.
Norwège...	Faye..........................	48,07
Pologne....	Lebrun........................	47,05
France.....	Rociborski et Brière	45,46
Indes......	Cerise........................	32,50
Java.......	Gérard........................	30,00
Portugal...	Roderic........................	50,00

Nous ne savons à quoi attribuer l'écart assez sensible qui existe entre l'époque de la ménopause chez les femmes du Portugal, et chez celles de France. Si les chiffres de M. Roderic sont exacts, il ne serait pas sans intérêt de rechercher les causes d'une si grande différence qui, d'après les climats, devrait, ce semble, exister en faveur des femmes de France.

§ II. — *Modifications anatomiques de l'époque de la ménopause.*

La suppression du flux menstruel est annoncée par divers phénomènes qui, unis à l'âge auquel est arrivée la femme, en laissent prévoir la prochaine manifestation. Parmi ces phénomènes, nous avons signalé les plus importants. Nous avons insisté sur l'irrégularité des menstrues et sur les différentes souffrances morales et physiques que la femme éprouve à cet âge, souffrances qui, comme nous l'avons déjà signalé, retentissent sur l'intelligence.

Mais que se passe-t-il dans cette période de la vie de la femme? Quelles sont les modifications physiques et physiologiques qui s'opèrent à l'époque de la ménopause, pour que la femme devienne un être tout nouveau, se rapprochant en quelque sorte de l'homme, et perde le privilége de la reproduction dont elle jouit pendant une période de trente ans.

Rœderer est le premier qui nous ait donné une description exacte des modifications qu'éprouvent les ovaires à l'époque de la ménopause.

« In quibusdam, dit-il, illorum ovariorum, loco vesicularum re-
« periuntur corpuscula alba vel cinerea, dura fibrosa, vesiculæ per
« ætatem spissatæ et in scirrhos quasi globulos multæ mihi esse
« videntur… admodum rugosa sunt illa corpuscula tanquam ex
« amploribus vesicis in angustas rugas contractis nata » (1).

(1) Rœderer. Icones uteri humani, p. 40.

C'est bien là, en effet, ce qui se passe à cette époque de la vie toute nouvelle qui commence chez la femme. Les ovaires s'atrophient, perdent de leur vascularité. Leur surface se ride et présente l'aspect d'un fruit sec. Raciborski a comparé le nouvel état de ces organes à un noyau de pêche. Les vésicules éprouvent des changements non moins considérables; elles prennent une couleur d'un blanc foncé ou cendré, se transforment en un tissu fibreux, offrant une consistance très-prononcée. Le liquide qu'elles contenaient se résorbe, les parois se rapprochent, semblent former un tout homogène, à tel point qu'il est souvent difficile de reconnaître les vestiges de l'ancienne cavité.

Mais il ne faut pas croire que l'atrophie des vésicules de Graaf, apparaisse brusquement, et qu'elle se produise sur toutes les vésicules en même temps : « De même que l'hémorrhagie menstruelle ne s'arrête pas ordinairement tout d'un coup, de même ces transformations n'envahissent les vésicules que successivement. Souvent il nous est arrivé de rencontrer des bourses grises foncées et, à côté, nons apercevions encore des follicules de Graaf, dont l'aspect présentait tous les caractères de l'ovulation en vigueur.

« On peut aussi, sans avoir besoin de recourir à des explications extraordinaires, en s'appuyant sur les données de la vraie physiologie, se rendre compte de certaines interruptions que l'on voit survenir dans la marche régulière de la menstruation, aux approches de la ménopause. Ces rémittences, ces hésitations, proviennent, sans doute, de ce que l'atrophie physiologique n'atteint pas toutes les vésicules en même temps, et que, pendant que quelques-unes d'entre elles sont déjà mortes pour la reproduction, d'autres survivent encore et peuvent continuer les phases normales de l'évolution. C'est de cette manière, continue Raciborski, que l'on peut se rendre compte de ces grossesses tardives, dont on a vu quelques

exemples, même quelques années après que la cessation des règles a été considérée comme définitive » (1).

L'utérus, sans éprouver des changements aussi considérables que l'ovaire, diminue, lui aussi, de volume ; son col se raccourcit, les veines deviennent variqueuses, les artères perdent de leur contractilité et de leur calibre, par suite d'un dépôt calcaire qui vient s'incruster sur ses parois internes. La ponte périodique et l'hémorrhagie qui en était la conséquence, cesse, et avec elle le privilége qui caractérisait le sexe.

Du côté des organes génitaux, la femme sent renaître des tendances érotiques parfois désespérantes. La toilette, les gestes, la pause, les regards provocateurs, sont autant d'indices révélant les désirs qu'elle ne peut dissimuler. Quelques-unes, ayant plus d'empire sur elles-mêmes, et par respect pour leur famille et leur réputation, jusque-là intacte, cachent leurs passions, mais elles ne cherchent pas moins à les assouvir. Brierre de Boismont parle d'une dame d'une haute naissance qui, parvenue à l'âge de 45 ans, disparut subitement de chez elle, et ce ne fut que quelques jours après qu'on la trouva dans une rue des plus fréquentées de Paris, faisant des propositions à des hommes de la plus basse condition. Cette dame paraissait jouir de toutes ses facultés, car si dans un entretien quelqu'un faisait la moindre allusion à ce fait, elle détournait fort habilement la conversation sur un autre sujet ; mais les suites prouveront que cette dame ne jouissait pas de toute sa raison, car elle fit, à plusieurs reprises, un séjour assez prolongé dans différents asiles.

(1) Raciborski. Traité de la menstruation.

§ III. — *Influence de l'utérus sur les autres organes.*

Sans nous occuper ici des affections organiques, telles que le cancer de l'utérus, les tumeurs fibreuses, les inflammations chroniques de la matrice, et autres maladies que l'on a voulu, peut-être à tort, mettre sur le compte de la ménopause, nous voyons que l'âge critique entraîne souvent avec lui tout un cortége d'affections, se manifestant par des actes plus ou moins bizarres, provoquant presque toujours un état névropathique, qui a son origine dans l'excitation utérine. Hippocrate avait si bien senti toute l'influence et la prédominance que l'utérus exerce sur l'organisme tout entier, qu'il en avait fait un être à part, un agent capable de se mouvoir et d'aller, dans les différentes parties du corps, y porter le trouble dont il est victime lui-même.

Dubois faisait de l'utérus un foyer de sensibilité, s'irradiant au centre de la vie animale et pouvant y produire des désordres plus ou moins considérables. Ces désordres, d'un caractère tout particulier, sont quelquefois purement physiques, mais d'autres fois on les trouve unis à des troubles moraux, parfois considérables.

Il n'est pas rare de voir à cette époque des femmes émettre des idées extraordinaires, faire des actes excentriques, qui sont souvent pris pour des originalités, des bizarreries de caractère, mais qui ne sont, en réalité, autre chose que le point de départ du délire ; c'est la folie au moment de son éclosion, et il suffit, dans ces circonstances, d'un léger ébranlement, de la plus petite commotion, pour provoquer son développement.

Comment s'opère cette liaison, comment se fait cette union sympathique qui existe entre l'utérus et les impressions morales qui viennent l'ébranler ? L'explication se fera encore longtemps attendre ; mais nous savons tous, néanmoins, sans en connaître la na-

ture, l'union intime qui existe entre le physique et le moral. Qui de nous n'a observé, par exemple, qu'une émotion se produit sur la physionomie, mais souvent d'une manière tout opposée, selon la personne qui la perçoit. Un mot jeté à la face d'un individu le fera rougir, tandis que, dans les mêmes circonstances, un autre pâlira. Nous voyons par là que le physique et le moral sont intimement unis, qu'il existe entre eux une étroite sympathie, et que ce qui se passe chez l'un a aussitôt un retentissement chez l'autre, qui en est comme l'écho fidèle.

DEUXIÈME PARTIE

Causes de la folie à l'époque de la Ménopause.

Si bien des auteurs ont voulu imputer à la ménopause toutes les maladies de la vieillesse ; d'autres, non moins exagérés, ont, à tort, affirmé que la cessation de la vie de reproduction n'a par elle-même aucun danger. « Dans l'ordre naturel, dit Raciborski la cessation des règles n'est pas du tout dangereuse par elle-même, et ne doit être considérée que comme une disposition nouvelle conforme aux lois de l'organisme.

« L'hémorrhagie menstruelle, continue ce même auteur, étant un des attributs d'une fonction dont l'exercice n'a lieu que pendant une certaine période de la vie, cette fonction ayant cessé, rien de plus naturel que la disparition de l'horizon physiologique de l'hémorrhagie qui en dépendait. »

Il est vrai que la cessation des règles, à un certain âge de la vie de la femme, est la conséquence d'une loi naturelle, d'une loi constante, qui a sa raison d'être, et que la nature devrait, ce semble, fournir toutes les ressources nécessaires pour que cette transition se fît normalement sans produire le moindre trouble, soit physiquement, soit dans les facultés intellectuelles. Ce raisonnement est séduisant, paraît logique et a des apparences de vérité ; mais, dans l'ordre naturel et pratiquement, les choses sont loin de se passer de la sorte. La menstruation, la grossesse, l'accouchement, ne sont-ils pas, eux aussi, des fonctions naturelles, physiologiques? et cependant, qui oserait nier que l'époque des règles, la gestation n'entraînent avec elles bien des dérangements, bien des incommo-

dités, et que l'acte de la parturition n'engendre bien des maladies.

Les dérangements qui surviennent à l'époque de la ménopause, reconnaissent presque toujours pour cause le défaut d'équilibre qui se fait alors, soit dans les facultés, soit dans les systèmes existant chez la femme; car, selon qu'à l'état même de santé, telle faculté de l'esprit, tel système aura dominé sans produire le moindre trouble, si l'époque de la ménopause leur donne une nouvelle impulsion, s'ils se trouvent ébranlés par de nouvelles prédominences qu'acquiert le système nerveux ou circulatoire, l'équilibre se trouve ainsi rompu et il ne peut en survenir que des conséquences plus ou moins fâcheuses. Telle est sans doute la raison qui fait que Raciborski reconnaît néanmoins quelques dangers pour les femmes pléthoriques et nerveuses, à l'époque de la ménopause.

Nous n'entreprendrons pas d'expliquer toutes les conséquences pathologiques qui surviennent à l'époque de l'âge critique; ce serait nous lancer dans un champ trop vaste, difficile à traiter, et par conséquent bien au-dessus de nos forces. Notre but, dans ce court travail, a été de démontrer que le passage de la période d'ovulation à celle où la femme cesse d'être réglée, est un moment critique et dangereux pour la plupart des femmes. Sans doute, un grand nombre d'entre elles sont assez fortunées pour passer cet âge sans en ressentir aucune conséquence fâcheuse; quelques-unes voient leur santé s'améliorer après la cessation des règles; on en a vu même pour lesquelles la ménopause était le point de départ qui amenait la guérison d'une affection mentale existant depuis plusieurs années, mais ces cas sont très-rares; nous tâcherons d'ailleurs d'en donner l'explication. Il n'en est pas moins vrai, quoiqu'on ait dit, que le passage de la vie de reproduction à la période où l'ovulation est définitivement supprimée, est, pour la plupart des femmes, une époque dangereuse, un moment critique. C'est un sentier étroit et escarpé entouré de précipices, et demandant par conséquent des précautions pour le franchir. Dans de telles circonstances, le moindre

faux pas, le plus petit écart, un manque d'équilibre, peut occasionner une chute souvent désastreuse, et apporter les troubles les plus grands dans les facultés intellectuelles.

Lieutand pense qu'il n'y a que les femmes, affectées autrefois d'un vice vénérien qui courent du danger à l'époque de l'âge critique : *Læta venire Venus*, *tristis abire solet*, dit-il. Nous avons essayé de démontrer que presque toutes les femmes sont plus ou moins exposées aux dangers de la ménopause ; mais que celles qui ont largement usé des plaisirs, qui ont vécu dans la mollesse et l'oisiveté, que celles enfin, dont les émotions et les sensations voluptueuses ont occupé la plus large place dans leur existence, et développé, de cette manière le système nerveux d'une manière anormale, que celles-là, dis-je, ressentent plus fortement les secousses imprimées à leur organisme à l'époque de la ménopause ; on ne saurait en douter. Le système nerveux, plus excité, a acquis une sorte d'hyperesthésie, et se trouve dès lors plus accessible aux différentes perturbations qui accompagnent l'âge critique.

Dans les différents troubles qui surviennent à l'époque de la ménopause, le sang joue souvent un rôle simplement passif, ne produisant son action nuisible que par son abondance, par la trop grande réplétion qu'il opère dans le système vasculaire. Cet écoulement qui, durant une période de trente années, s'est répété tous les mois, est devenu pour l'organisme une véritable habitude, un besoin même. Le sang, ne suivant plus désormais son cours habituel et se trouvant arrêté, va, pour ainsi dire, frapper à d'autres portes. De là des hémorrhagies supplémentaires, des crachements de sang, des épistaxis, des hémorrhoïdes, des hématémèses, des congestions, etc. On a vu des exemples très-curieux de femmes, surtout pléthoriques qui, après avoir cessé d'être réglées, voyaient pendant des années, paraître tous les mois un écoulement de sang par les oreilles ; d'autres fois, il se faisait périodiquement par les mamelons un suintement sanguinolent.

Raciborski n'a pas voulu que la pléthore sanguine fût seule responsable des accidents qui surviennent chez les femmes à l'époque de la ménopause, et il a admis une autre pléthore qu'il a désignée sous le nom de pléthore nerveuse.

« Une analyse plus sévère des symptômes observés à cette époque nous a permis de distinguer dans ce groupe, trop confus, des troubles d'un autre ordre, se rattachant à l'innervation. Nous devons même dire que nous avons trouvé ces derniers bien plus fréquents que ceux qu'on puisse attribuer rationnellement à la suppression de la perte habituelle du sang. Aussi, pour mieux faire ressortir leur différence, nous leur donnerons pour étiquette : pléthore nerveuse, par opposition à la pléthore sanguine, à laquelle on attribuait la plupart des souffrances de l'époque de la ménopause » (1).

Avec Raciborski, nous admettons donc deux sortes de pléthores pouvant, à l'époque de la ménopause, déterminer l'aliénation mentale. L'influence de la pléthore déplétive et celle-ci liée à un état névropathique.

1. *Pléthore déplétive.* La pléthore déplétive agit physiquement et d'une manière pour ainsi dire mécanique. Le sang, comme nous l'avons déjà dit, à cause de la suppression de l'hémorrhagie habituelle, existe en plus grande quantité dans le système vasculaire, distend les vaisseaux d'une manière anormale, et exerce une compression sur les centres nerveux. Si la femme a d'ailleurs un tempérament sanguin, deux forces s'additionnent, en quelque sorte, pour concourir à un même but ; on comprend aisément le danger auquel se trouve exposée la femme qui subit une telle influence. Supposons même que la suppression des menstrues ait lieu brusquement chez une personne anémique ; l'organisme ne s'y trouvant

(1) Bouchut. De l'état nerveux.

pas préparé, il est encore bien à craindre qu'il n'en ressente de fâcheux effets. Les transitions dans la nature, même lorsque celle-ci les réclame pour en faire son profit, ne doivent pas se produire brusquement, mais d'une manière progressive. L'organisme doit se préparer peu à peu aux nouvelles fonctions qui s'établissent et a, pour ainsi dire, besoin de refaire son éducation. L'homme affaibli, privé depuis longtemps de la nourriture que réclame son estomac, s'il satisfait immédiatement toute sa faim, ne s'expose-t-il pas à de fausses digestions ? Réchauffer brusquement une personne engourdie par le froid, ce serait lui donner la mort. Il en est de même pour la pléthore, alors même qu'elle paraît être conforme à l'état de la femme, elle doit, pour être salutaire, s'établir graduellement.

On a dit que certaines femmes se portaient mieux après la ménopause que pendant le temps où elles étaient réglées ; on cite même des exemples de femmes qui à cette époque, ont recouvré la santé morale perdue depuis bon nombre d'années ; ceci ne peut être mis en doute, et nous avons eu nous-mêmes l'occasion de voir une dame qui, après avoir passé quatorze mois à l'Asile, dut sa guérison aux bienfaits de la ménopause. Dans ces cas, rares assurément, mais incontestables, on peut, ce semble, donner une raison assez plausible, qui explique pourquoi la ménopause amène parfois des résultats heureux. S'il arrive qu'une femme ménopausique ait eu, pendant le temps de ses règles, à souffrir de l'hémorrhagie menstruelle, s'effectuant chez elle avec trop d'abondance, et que, de plus, cette femme soit d'une constitution délicate, il est évident que, si la ménopause s'établit graduellement chez elle, si les pertes qui l'épuisaient ne se font plus, cette femme en ressentira les heureux effets, jouira d'une santé meilleure, et pourra même guérir, dans certains cas, d'une maladie mentale causée par une trop grande faiblesse résultant de pertes trop abondantes de l'hémorrhagie habituelle.

2° *Pléthore nerveuse*. — La pléthore nerveuse ne se montre pas

étrangère aux changements qui s'opèrent dans les facultés mentales chez la femme, à l'époque de la ménopause ; elle paraît même y contribuer pour une large part. Raciborski, dont nous invoquons souvent l'autorité, après avoir parlé des surexcitations nerveuses qui accompagnent la dernière phase de l'évolution périodique vésiculaire, pendant toute la durée de la période menstruelle, ajoute que la « ménopause semble imprimer un autre caractère aux névropathies ; les troubles nerveux de cette époque intéressant moins la portion du système nerveux ganglionnaire ou viscéral. On dirait que l'innervation de cet ordre étant privée de l'important débouché que lui présentait périodiquement l'organe de l'ovulation, reprend l'excédant de son activité sur les autres fonctions de l'économie. Les troubles nés de cette manière, ont une forme mal déterminée, n'ont que des caractères vagues, mobiles et changeants ; ils appartiennent en un mot à cet ordre de phénomènes nerveux » qui a été désigné par Cerise, sous le nom de névropathie protéiforme, appelé état nerveux par Sandras, et que Bouchut décrit sous le nom de nervosisme.

Les névroses qui accompagnent la période de l'ovulation périodique présentent en effet des caractères différents de celles qui se manifestent à l'époque de la ménopause. Les premiers, d'après Raciborski, revêtent un caractère plus fixe ; ce sont : l'hystérie, l'épilepsie, l'aliénation, prennant diverses formes. Les secondes ont au contraire un caractère moins déterminé, se manifestent par des battements de cœur, des pesanteurs d'estomac, des douleurs vagues à l'épigastre, dans les intestins, dans les membres surtout inférieurs et autres caractères dont nous avons déjà parlé ; mais toutes ces souffrances, presque toujours exagérées par la malade, sont accompagnées de tristesse, de mélancolie et donnent eux aussi naissance à l'aliénation mentale.

3° *Douleur de vieillir*. — Une autre cause peut-être trop méconnue, et qui, à l'époque de la ménopause, contribue pour une large

part à la production de la folie chez les femmes occupant surtout un haut rang dans le monde, c'est la douleur de voir approcher la vieillesse qui doit leur enlever leurs charmes et le prestige qu'elles ont exercé.

Certaines femmes du monde, dont les qualités surtout physiques les avaient habituées aux compliments de nombreux adorateurs ; ces femmes, dis-je, dont la vie entière n'a servi qu'à orner les salons, ne peuvent supporter l'idée de vieillir. Elles voient avec terreur approcher le temps où les regards ne se porteront plus sur elles que pour rappeler le prestige qu'elles ont jadis exercé, mais ce qui augmente souvent leur douleur, c'est la jalousie de voir que d'heureuses rivales viennent leur ravir la place que leur avaient conquise leur esprit et leur beauté.

« L'âge critique ou du retour, autant que par le changement qu'il apporte à la vie de quelques femmes qui vieillissent et cessent d'être entourées que par le fait de la cessation des règles, est souvent l'origine de cet état nerveux chronique. Pour certaines femmes de la société, descendre du piedestal où les avaient placées la naissance et la beauté, est une chose impossible. Vieillir les irrite, et le vide qui se fait autour de celles qui n'ont pas su placer le bonheur de la vie dans leur famille, est la cause d'un agacement continuel, qui se révèle presque toujours avec différents désordres de l'état nerveux chronique » (1). A cet âge, « viennent se joindre les regrets et les cataclysmes, qui rompent les affections, les habitudes ; à cet âge, les regards ne se dirigent plus que vers un avenir plein de tristesse ; ils ne se tournent vers le passé que pour y puiser les regrets de tout ce qu'on a perdu. Combien de femmes ont été conduites à la folie par le chagrin de vieillir » (2) !

La pléthore déplétive, la pléthore nerveuse et la douleur de

(1) Renaudin.
(2) Raciborski. Même ouvrage.

vieillir, semblent être les trois causes principales de l'aliénation survenant à l'époque de la ménopause. Ces différentes causes, quelquefois distinctes, se trouvent souvent unies pour concourir à la production de la folie; mais celle, qui, d'après nos observations, paraît jouer le principal rôle et à laquelle se rattachent le plus grand nombre des cas que nous avons observés, c'est la pléthore nerveuse. Il est vrai que la plupart des femmes dont nous rapportons les observations habitaient la ville et appartenaient à la classe ouvrière ou à la classe aisée, dont les tempéraments sont généralement nerveux, tandis que les tempéraments pléthoriques se trouvent moins prononcés que chez les femmes de la campagne. Quant à celles qui sont conduites dans les asiles par la douleur de vieillir, nous avons seulement eu l'occasion d'en observer un seul cas, et encore est-ce chez une fille ayant mené une vie plus que légère.

OBSERVATIONS

Un certain ordre dans l'exposé de nos observations nous a paru indispensable. C'est pourquoi nous avons placé les différentes formes de maladies par ordre de fréquence. Les cas de lypémanie avec idée des persécutions, étant de beaucoup les plus fréquents, nous leur avons donné la première place. Viennent ensuite les cas de manie, au nombre de quatre, de paralysie générale progressive, et nous terminerons enfin par un cas de folie hystérique.

Nous eussions pu ajouter à nos observations, celle que notre regretté maître a bien voulu mettre à notre disposition; car, sur 115 malades admises à l'Asile des aliénées de Bordeaux, dans le courant de l'année 1875, 12 d'entre elles avaient vu leur délire éclater sous l'influence de l'âge critique; mais l'étendue que nous avons voulu donner à notre travail ne nous a pas permis d'insister davantage.



Observation I. (*Lypémanie*). — Mme G..., âgé de 46 ans, tempérament nerveux, entrée à l'asile des aliénés de Bordeaux en juin 1874. Depuis quatre mois environ avant son admission à l'asile, cette dame voyait ses

règles paraître très-irrégulièrement, Son caractère en avait ressenti le contre-coup, et elle était devenue sensiblement mélancolique. Mais le mariage de sa fille ayant eu lieu vers cette même époque contre son gré, elle en fut très-fortement impressionnée. Dès lors, elle se montra encore plus triste, plus pensive et rêveuse. Ses facultés mentales paraissaient encore intactes ; mais quelques jours plus tard, à la suite d'une violente discussion avec un membre de la famille du mari de sa fille, elle fut tellement contrariée et froissée, qu'elle ne trouva plus rien à répondre. A partir de ce jour, ses règles furent complètement supprimées, et la malade devint dépressive, affaissée, gardant un mutisme presque complet, ne mangeant que lorsqu'on la menaçait de la sonde œsophagienne. Cet état dura deux mois, et, en août de la même année, elle sortit complètement guérie.

Obs. II. (*Lypémanie*). — Mme G..., 50 ans, tempérament nerveux, santé physique bonne. Six mois environ avant son entrée à l'asile, ses règles se supprimèrent presque subitement, sans causes connues, et ne reparurent plus. A cette même époque, G... présenta des idées tristes qui prirent bientôt les caractères de persécutions. Elle avait peur de tout, s'imaginait que tout le monde s'occupait d'elle, ne voulait plus sortir et redoutait néanmoins de se trouver seule chez elle. Plus tard, elle s'excitait parfois, ne pouvait rester en place, se jetait la tête contre les murs en poussant des cris et des gémissements. Elle répétait souvent qu'elle voulait mourir et priait le médecin de la délivrer au plus tôt de la vie. Elle sortit guérie après un séjour de dix mois à l'asile.

Obs. III. (*Lypémanie*). — V. C..., 48 ans, constitution robuste, tempérament nerveux, vit ses règles paraître très-irrégulièrement et passait même plusieurs mois sans les voir. Au moment de ses époques, l'écoulement menstruel était remplacé par des douleurs de tête assez vagues, des vertiges et une torpeur très-sensible. Sur ces entrefaites, ayant éprouvé des revers de fortune et une de ses filles étant tombée malade, elle devint triste, inquiète, hypochondriaque. Forcée de se placer comme domestique, elle manifesta des idées de persécutions. Elle s'imaginait qu'on cherchait à lui faire perdre sa place, allait de chambre en chambre, voyait de la fumée partout et croyait que tous les appartements en

étaient remplis. Parfois, il lui semblait entendre ses maîtres lui dire qu'ils la chasseraient ou bien elle croyait qu'ils épiaient toutes ses actions, à tel point qu'elle ne voulut plus y rester. S'étant mise chez elle, elle éprouva toutes sortes de sensations qu'elle attribuait toutes à l'influence de ses ennemis imaginaires, qu'elle accusait même d'en vouloir à ses jours. C... n'était pas de huit jours dans un logement, qu'elle voulait de suite en changer, prétendant que son sommeil était troublé par ses persécuteurs invisibles, qui secouaient son lit et lui faisaient subir toutes sortes de tracasseries pour l'empêcher de dormir. A l'asile, où elle se trouve encore, la malade a des périodes pendant lesquelles elle est assez calme, quoique conservant toujours le délire des persécutions. Bien qu'elle ne soit plus réglée depuis deux ans, les jours qui précèdent, mais surtout qui accompagent l'époque à laquelle paraissaient autrefois ses règles, on remarque chez elle une très-sensible agitation.

Obs. IV. (*Lypémanie*).— La femme D.., 46 ans, tempérament nerveux, habituellement bien portante. Depuis six mois, ses règles paraissaient très-irrégulièrement et étaient peu abondantes. Lorsque celles-ci avaient du retard ou que l'hémorrhagie était peu sensible, D... éprouvait un malaise général caractérisé par la céphalalgie et des douleurs abdominales mal définies. Pendant que s'effectuait ce changement, elle reçut de mauvais traitements de la part de son mari, qui venait de dissiper une fortune assez considérable. Ce fut alors qu'éclata le délire chez cette malade. Elle racontait ses malheurs, se croyait coupable de grands crimes, prétendait que son mari voulait l'empoisonner pour se délivrer d'elle et épouser ses maîtresses. Sous l'influence de ces idées délirantes, elle voulait noyer ses enfants, brûler sa maison et se détruire ensuite pour mettre fin à sa pénible existence. A l'asile, où elle se trouve encore, elle s'est toujours montrée calme et de plus en plus affaissée et dépressive.

Obs. V. (*Lypémanie*). — L..., 45 ans, constitution faible, tempérament nerveux, entrée à l'asile en juillet 1871 en proie à un accès de lypémanie. Cette femme, sous l'empire d'hallucinations de l'ouïe, qui l'entretenaient dans cette croyance que des personnes, qu'elle désignait, voulaient

l'assassiner, et pour se mettre en garde contre ses prétendus assassins, portait sans cesse sur elle, avant son entrée à l'asile, un couteau qui devait lui permettre de vendre chèrement sa vie. Sous l'empire de ces conceptions purement imaginaires, L... était presque continuellement dans un état d'affaissement ; mais parfois les terreurs qu'elle éprouvait la mettaient aux prises avec une violente agitation. Depuis deux ans, cette femme voyait l'hémorrhagie cataméniale se produire à de très-rares intervalles. Son caractère en avait ressenti la fâcheuse influence, car, depuis cette époque, cette femme était devenue triste, moins expansive, parlant peu et s'obstinant parfois à ne rien répondre. Plus tard survint l'agitation qui la rendit dangereuse et provoqua son entrée à l'asile.

Obs. VI. (*Lypémanie*). — La femme F..., entrée trois fois à l'asile, en est toujours sortie avec une amélioration très-sensible dans son état. Sa première admission date du mois de septembre 1860. Elle avait à cette époque 50 ans. Son premier accès de folie, qui s'était déjà annoncé par un changement notable dans son caractère, le dernier mois pendant lequel parurent ses règles, qui d'ailleurs furent peu abondantes, éclata tout à coup le 8 septembre, époque à laquelle ses règles avaient l'habitude de paraître.



Les premiers accès, comme tous ceux qui ont suivi, se sont manifestés par des idées tristes. F... se croyait toujours poursuivie et persécutée par des ennemis. La nuit, elle croyait entendre des bruits de chaînes, des cris d'enfants, etc. Elle sentait de plus des odeurs étranges qu'elle ne pouvait définir.

Son état mental s'étant de nouveau considérablement amélioré, elle est sortie pour la troisième fois de l'asile.

Obs. VII. (*Lypémanie*). — T.., 50 ans, célibataire, constitution robuste, entrée à l'asile en août 1872. Pas d'hérédité dans la famille. Réglée à 14 ans, elle a toujours vu ses époques paraître très-régulièrement. Cette fille, d'un caractère très-doux, un peu timide, susceptible, éprouvait, lorsqu'on la contrariait, de fortes douleurs au sommet du crâne et parfois même la sensation de la boule hystérique partant de l'épigastre et re-



montant jusqu'à la gorge, lui faisait éprouver une sensation de strangulation. Elle n'a cependant jamais eu d'attaques hystériques.

Aux époques menstruelles, il lui est plusieurs fois arrivé de vomir du sang. A l'âge de 46 ans, la ménopause commença à se manifester chez elle, et à l'époque de la suppression du flux menstruel, on remarqua une modification sensible dans le caractère de la malade. Elle devint plus irritable, plus susceptible, plus impressionnable ; elle ne pouvait supporter une observation. Mais, deux ans après, époque à laquelle ses menstrues furent complètement supprimées pour ne plus reparaître, de véritables idées délirantes se manifestèrent et allèrent toujours en progressant. Quatre mois environ avant son entrée à l'asile, le délire se compliqua. En proie à une tristesse profonde, elle s'imaginait être accusée de vol, prétendait qu'on voulait la faire mettre en prison, voyait des gendarmes partout, mais c'était surtout la nuit que ces hallucinations l'obsédaient.

A l'asile, la tristesse pointe sur son visage, elle raconte elle-même toutes les souffrances qu'elles a éprouvées et qu'elle éprouve encore maintenant. Elle croit que ses voisins avaient organisé une conspiration contre elle-même pour lui faire perdre sa place. Ils disaient d'elle tout le mal possible, que c'était une fille perdue, qu'elle ne méritait pas de conserver sa place, etc. Elle les entend encore à l'asile tenir ces propos le jour et la nuit. De plus, ils la frappent à tour de rôle à la tête à coups de marteau. Cette malade est encore à l'asile.

Obs. VIII. (*Lypémanie*). — P., 53 ans, religieuse, intelligente, constitution robuste, tempérament lymphatico-nerveux. Elle n'était plus réglée depuis six mois, et sa santé générale était loin de s'en trouver plus mal pour cela, lorsque tout à coup, sans cause connue, ses règles reparurent pour couler même avec plus d'abondance que précédemment. En même temps, elle ressentit de violentes douleurs à la tête, accompagnées d'une tristesse périodique, reparaissant en même temps que ses époques, qui s'étaient rétablies pour paraître régulièrement. P. se croyait possédée du démon qui dirigeait tous ses actes ; refusait d'aller à l'église, prétendant qu'elle ne faisait qu'y blasphémer. Elle marchait lentement, tenait la tête courbée, baissait les yeux, ne parlait que lorsqu'on lui adressait

la parole et encore répondait-elle en peu de mots. Avec tout cela, P. manifestait des tendances au suicide et avait même plusieurs fois fait des tentatives de ce genre, en essayant tantôt de se pendre, tantôt de se jeter à l'eau ou par la fenêtre, prétendant que c'était le démon qui lui disait de se donner la mort. Longtemps elle refusa de prendre toute nourriture. Elle sortit très-améliorée six mois après son entrée à l'asile, et ses époques continuaient à paraître.

Nous avons dit que la ménopause ne s'établit pas ordinairement tout à coup et qu'elle est souvent annoncée par des oscillations très-variables. Ainsi, chez la demoiselle dont nous donnons l'observation, l'hémorrhagie périodique qui, après une suspension de six mois, avait repris son cours, était bien la continuation des époques menstruelles se prolongeant jusqu'à un âge inusité.

On croirait, dès le premier abord, que l'observation qui précède tend à prouver le contraire de ce que nous avons l'intention de démontrer dans notre thèse, n'ayant essayé de donner que l'action physiologique qui se passe chez la femme à l'époque de la cessation des règles. Mais si nous considérons que notre malade, pendant que ses époques paraissaient régulièrement, était chlorotique, anémique et qu'elle s'était toujours ressentie de la perte menstruelle qui l'affaiblissait considérablement; si nous considérons de plus, que plus tard, lorsque l'hémorrhagie cataméniale fut supprimée, la santé générale en ressentit une salutaire influence, car P... avait pris de l'embonpoint et présentait toutes les apparences d'une bonne santé, nous serons moins étonné qu'une hémorrhagie, se produisant habituellement et avec abondance, soit venue porter le trouble chez une personne naturellement anémique et ayant besoin de tout son sang pour maintenir l'équibre dans les différentes fonctions.

Observation IX. (*Lypémanie*). — B..., religieuse, 43 ans, caractère

faible, pusillanime, un peu scrupuleuse. Quoique naturellement triste et mélancolique, on n'avait jamais trouvé chez elle aucun signe qui pût faire découvrir le moindre trouble dans ses facultés intellectuelles. A l'époque de l'invasion de 1870, elle éprouva une grande frayeur de la part des Prussiens qui, l'ayant prise dans sa fuite, la reconduisirent à l'hôpital, où elle soigua les blessés. A cette même époque, elle eut une perte utérine très-grande qu'on eut de la peine à arrêter. A la suite de cette hémorrhagie, la malade devientplus triste, plus apathiqne et depuis, les règles, qui s'étaient supprimées, ne reparurent qu'une seule fois trois mois après et furent peu abondantes. En même temps se montrèrent de l'inappétence, de la dyspepsie, de la constipation, puis, la malade devint plus scrupuleuse, se reprochant d'avoir mangé de la viande en carème pendant sa maladie. Elle s'imposait alors des pénitences supplémentaires, des mortifications de toutes sortes, demandait à sa supérieure l'autorisation de se donner la discipline, etc. Malgré tout cela, elle vivait encore de la vie de communauté et faisait sa classe ; mais son état s'aggrava de plus en plus et le délire ne tarda pas à se manifester. Elle se croyait possédée du démon. se disait être elle-même le démon, parlait souvent de la bête de l'Apocalypse, etc. Quand on lui touchait les cheveux on faisait, disait-elle, jaillir des étincelles électriques. Elle répétait souvent que Dieu l'avait abandonnée, qu'elle était perdue, et alors, pour échapper à cette cruelle alternative, elle eut plusieurs fois l'idée d'attenter à ses jours, soit en se jetant dans un puit ou dans la rivière. La nuit elle croyait voir la mer et les flammes de l'enfer qui allaient l'engloutir ou la dévorer. C'était avec de grandes difficultés qu'on pouvait lui faire prendre quelque nourriture. Elle sortie guérie après huit mois de séjour à l'asile.

Observation X (*Lypémanie*). — La dame R..., 48 ans, constitution robuste, taille élevée, tempérament bilioso-nerveux, caractère sombre, mais emportée et irritable. Deux mois avant que cette dame n'entrât à l'asile, elle eut contre les parents de son mari, qu'elle venait de perdre, un procès qui la préoccupa vivement. Sur ces entrefaites, ses époques, qui avaient toujours paru régulièrement, se supprimèrent tout à coup pour ne plus reparaître. A partir de ce moment, une tristesse toujours croissante s'empara d'elle, et elle n'en sortait que pour se livrer à une

agitation très-prononcée résultant de ses hallucinations, car elle prétendait qu'on lui avait volé sa fortune.

A l'asile, cette dame, habituellement triste, anxieuse, calme, s'occupe même, mais elle s'agite à toutes les époques qui correspondent à ses menstruations.

Alors elle devient loquace, elle a l'œil hagard, la figure animée, fait différentes questions, les unes immédiatement après les autres, sans attendre qu'on y ait répondu. Cette dame se trouve encore à l'asile.

OBSERVATION XI (*Manie*). — La dame B..., 52 ans, ne compte pas d'aliénés dans sa famille. Education et instruction très-soignée. Dès sa jeunesse, B... se fit remarquer par sa grande piété. Elle a toujours été d'un caractère facile, sensible à l'excès, et pleurant facilement. Mariée jeune, elle eut immédiatement à souffrir de la part de son mari, qui le lendemain même de son mariage lui fit subir de mauvais traitements. Après l'avoir étendue sur son lit, celui-ci, lui portant un pistolet sur la gorge, la menaçait de lui ôter la vie. La famille ayant reconnu que ce malheureux était aliéné, voulut le faire enfermer dans une maison de santé, mais on dut vaincre la résistance de Mme B..., qui, malgré les mauvais traitements dont elle était victime, ne consentit à se séparer que longtemps après de son, mari qui mourut plus tard dans un asile de Paris.

De son mariage, Mme B... avait eu une fille qui mourut trois ans avant que la mère n'entrât à l'asile. A la suite de l'émotion bien vive et bien naturelle que Mme B... éprouva, elle vit ses règles se supprimer brusquement; et ce fut alors que commença le trouble mental qui, du reste, n'était que passager et peu apparent, puisque Mme B... put entrer comme religieuse dans un couvent dont la règle est des plus sévères.

A peine était-elle entrée en religion, qu'elle commença par éprouver des sensations bizarres, variables, qu'elle attribua, pendant quelque temps à des souffrances physiques, mais que bientôt elle crut être l'effet d'influences extérieures qu'on lui faisait subir à l'aide d'une machine qu'elle appelait infernale. En même temps, elle avait des illusions de la vue, des hallucinations de l'ouïe. Elle croyait voir les meubles ou renversés ou changés de place. Elle entendait même des voix de toutes

sortes. Cet état délirant, d'abord peu prononcé, dissimulé par la malade elle-même, devint bientôt plus apparent et prit un caractère d'intensité et de persistance plus marquée. Elle devint persuadée que la communauté tout entière ou du moins quelques sœurs, du consentement de la communauté, de la supérieure et aussi des supérieurs, lui faisait subir toutes sortes de tourments, d'ennuis, de misères à l'aide de la machine en question. On lui envoyait des vapeurs qui lui faisaient éprouver des sensations tantôt de froid, tantôt de chaud, ou la faisaient crier, pleurer, rougir, pâlir où troublaient son sommeil, etc. Irritée enfin par ces persécutions qu'elle croyait réelles, elle s'excita peu à peu, se répandit en injures contre les sœurs et voulut sortir de la communauté. Elle frappait aux portes et criait pour être entendue du dehors. A l'asile, où elle est encore, elle s'est toujours montrée calme, tout en conservant ses idées délirantes.

Observation XII (*Manie*). — La femme B..., 51 ans, entra à l'asile au mois de mars 1874. L'hérédité paraît jouer un rôle important dans cette famille. La mère devint aliénée à l'époque de la ménopause, et une de ses filles est morte à l'asile dans le courant de l'année 1875 des suites d'une fièvre typhoïde. Nous ignorons à quelle époque B... fut réglée pour la première fois. Avant et pendant l'intervalle de ses grossesses, qui furent au nombre de deux, elle fut régulièrement réglée ; l'écoulement était peu abondant, et elle avait fréquemment des pertes blanches. Cette femme était gaie, communicative, douce, d'un caractère facile. Souvent, mais surtout à ses époques, elle avait de fortes douleurs de tête durant huit jours environ. Aucune affection sérieuse, avant la maladie mentale qui provoqua son admission à l'asile, n'était venue troubler la santé générale de B... Elle avait néanmoins accusé de fréquentes constipations, et même des hémorrhoïdes. Dix mois avant son entrée à l'asile, ses menstrues s'arrêtèrent presque complètement. L'écoulement. d'ordinaire peu abondant, il est vrai, devint à cette époque si faible, et parut à des intervalles si éloignés, que B... disait ne plus être réglée. Dès les premières manifestations de la ménopause, il se produisit un changement notable dans le caractère de cette femme. Elle devint acariâtre, emportée, se plaignant de tous ses voisins qui, disait-elle, voulaient lui

faire du mal, s'entretenaient de la manière dont ils pourraient se débarrasser d'elle ; l'un d'eux, croyait-elle, lui avait jeté un sort. Si les voisins fermaient leurs portes, elle ressentait dans ses entrailles de violentes commotions. On lui tordait, on lui arrachait les boyaux... Sous l'influence de ces idées de persécutions, elle devint violente, injuriant les voisins, harcelant son mari pour l'amener à quitter un logement où tout est soumis à un pouvoir magnétique. Pour conjurer ces maléfices, elle-même versait du pétrole à toutes les ouvertures, aux trous de serrure, aux joints des portes et des fenêtres et ne réussissait avec cela qu'imparfaitement, dit-elle, à les combattre... La malade est toujours à l'asile : la santé physique est assez bonne, mais le moral est en proie à un délire général et dans un état complet de démence.

Observation XIII (*Manie*). — L... 46 ans. Réglée pour la première fois à l'âge de 18 ans. Chez elle la menstruation a toujours été précédée et suivie de douleurs vagues de céphalagie intense. Elle a eu deux enfants. Les grossesses et les accouchements n'ont présenté chez elle rien d'anormal. Lorsque cette malade fut admise à l'asile, il y avait deux mois qu'elle avait perdu la raison, et depuis lors ses règles n'ont pas reparu. Les jours correspondant à ses époques, la malade se trouve plus agitée, et les douleurs qui accompagnaient autrefois ses règles, elle les ressent encore aujourd'hui; depuis le commencement de sa maladie elle a plusieurs fois changé de manière de voir. Indifférente, autrefois, au point de vue de la religion, elle en exagère aujourd'hui la pratique. Elle voit Dieu, elle l'entend, il parle par sa bouche; fréquemment elle s'entretient avec la sainte Vierge, elle affirme, parfois, être elle-même la mère du Christ. La contradiction l'excite et la fatigue beaucoup.

Observation XIV. (*Manie ambitieuse.*) Louise, 48 ans, tempérament nerveux, entra à l'asile, en avril 1873, atteinte d'un accès de manie ambitieuse, caractérisée par des idées de satisfaction personnelle, de grandeur, de richesse, de puissance. La malade prétendait être le soleil ;.... l'épouse d'un grand personnage... Déléguée à Tours, elle avait organisé la défense nationale ;... plus tard elle avait fait arrêter les membres de la Commune... Il était indigne disait-elle, de retenir ainsi à l'asile une

personne de son rang et de son mérite. Sous l'influence de ces idées délirantes, la malade surexcitée s'éloignait de ses compagnes parmi lesquelles elle se trouvait déclassée, refusait de prendre toute nourriture. Trois ans avant son entrée à l'asile, Louise, dont les règles apparaissaient le 23 ou 24 de chaque mois, fut très-surprise de leur arrêt, que rien n'avait fait prévoir. Elle en conçut une grande inquiétude qui dégénéra bien vite en une grande agitation, sous l'empire de laquelle le délire, dont nous connaissons la nature, fit de rapides progrès. Depuis cette époque ses règles n'ont pas reparu.

Observation XV (*Manie hystérique*). La fille J. 43 ans, d'une constitution robuste, d'un tempérament nerveux, manifestait, à l'asile, son affection mentale par des propos incohérents et licencieux, des airs de coquetterie qui laissaient soupçonner ce qu'avait dû être sa vie antérieure. Elle disait avoir plusieurs maris, être très-riche et pouvoir disposer d'un milliard. Julie avait eu autrefois quelques charmes; il ne lui en restait que le souvenir. Pour réparer les outrages que lui avait infligés le temps elle recourait aux fards, au maquillage, qu'elle gémissait de voir impuissants à lui rendre les attraits qu'elle avait perdus. Elle communiquait souvent à une de ses amies la douleur qu'elle éprouvait depuis quelques mois de ne plus voir reparaître ses règles, et des rides venir sillonner son visage. A cette tristesse succédèrent bientôt l'agitation et le délire. Cette fille se trouve encore à l'asile.

Observation XVI (*Ramollissement cérébral*).— La femme F... 52 ans, tempérament sanguin, eut deux ans avant son entrée à l'asile, une violente hémorrhagie utérine qui fut le point de départ du délire que l'on remarque chez cette femme. Depuis lors ses règles n'ont plus reparu, et la mémoire et l'intelligence sont allées s'affaiblissant toujours de plus en plus.

A l'époque de son admission à l'asile, sa parole était incohérente ; elle riait ou pleurait sans motifs ; presque toujours souriante, sa figure a un air béat; sa démarche est vacillante et mal assurée. La parole embarrassée et tremblante présente des caractères communs à la paralysie générale progressive et au ramollissement cérébral. La malade est encore à l'Asile.

Observation XVII. — (*Paralysie générale progressive.*) — La femme D..., 49 ans, domestique, constitution robuste, tempérament nerveux. A l'époque de son admission à l'Asile, la malade présentait les caractères suivants : Pas d'agitation ; elle est très-expansive, grand sentiment de satisfaction personnelle. Elle se prétend habile à tout faire, demande à être soignée d'une façon toute particulière, elle sera, dit-elle, fort à même de reconnaître ces bons soins, car elle possède des millions. Plus tard d'autres caractères, tels que le tremblement fibrillaire des lèvres et de la langue, l'hésitation dans la démarche, la paralysie des muscles du larynx, vinrent s'ajouter à ceux que nous connaissons déjà et la malade mourut huit mois après, des suites de sa paralysie. Chez cette femme, les règles ne s'arrêtèrent pas subitement : on remarqua d'abord des oscillations assez variées. L'écoulement menstruel arrivait tantôt tous les huit ou quinze jours, tantôt il ne reparraissait qu'au bout de trois mois. Dès que commencèrent ces troubles dans la menstruation un changement s'opéra aussi dans le moral de cette femme. Au début, activité de corps et d'esprit anormale, bientôt après, affaissement général.

Observation XVIII. (*Paralysie générale progressive.*) — R... 50 ans, constitution délicate mais jouissant habituellement d'une bonne santé. Pas d'hérédité, caractère faible et pusillanime. Elle fut réglée pour la première fois vers l'âge de quatorze ans. Ses époques paraissaient irrégulièrement et étaient parfois suivies d'abondantes pertes blanches. Un an avant son admission à l'asile le. flux menstruel cessa de paraître presque subitement, et en même temps commença chez elle une agitation assez forte même dès le début. Elle quittait fréquemment sa maison et son petit commerce pour aller sur la plage, aux bords de la mer qui n'était pas loin de son domicile et là elle criait de toutes ses forces. Sa maladie fit en peu de temps de rapides progrès, et au moment de son admission elle présentait tous les caractères de la paralysie générale progressive déjà à une période avancée. Sa démarche était chancelante; affaiblissement musculaire très-sensible, parole embarrasée, tremblement fibrillaire des muscles de la face et de la langue. Elle devint bientôt gâteuse et mourut des suites de son affection après un séjour de cinq mois à l'asile.

Observation XIX. (*Folie hystérique*). — La femme L... 50 ans, constitution très-forte, tempérament sanguin. Père mort aliéné. Réglée à 14 ans, ses menstruations étaient toujours précédées d'un grand malaise. A sa première couche, elle eut une fièvre cérébrale accompagnée d'un délire qui dura quatre mois. Elle a toujours été sujette à des névralgies et à des crispations nerveuses ressemblant assez à des attaques d'hystérie. La sensation de la boule hystérique n'y manquait même pas. Cette dame était d'un caractère fier et impérieux, sensible à l'excès. Elle entrait pour la moindre contrariété dans des colères qui ressemblaient à des attaques d'hystérie. Elle se montrait extrême en tout. Aussi, après avoir eu des sentiments religieux assez ordinaires, elle resta quinze ou seize ans sans entrer dans une église, sous prétexte que les cérémonies, les chants religieux l'impressionnaient trop vivement et lui rappelaient la perte de son enfant. Puis, un beau jour, ayant accompagné à l'église un de ses enfants qui faisait sa première communion, elle se passionna pour les églises et leurs exercices religieux. A cette époque ses règles qui avaient toujours été très-abondantes cessèrent brusquement de paraître et en même temps commença le délire. Elle s'éprit d'amour pour un jeune prêtre de sa paroisse qu'elle poursuivait de ses lettres et de ses déclarations amoureuses. En proie à des hallucinations de la vue et de l'ouïe, une voiture qui passait dans la rue lui apportait des nouvelles du bienaimé ; dans les gestes des passants elle voyait autant de réponses à ses lettres. Chez cette femme l'agitation a toujours été grande, mais elle augmente les jours qui correspondent à ses époques ; elle a alors des idées érotiques et tient des propos licencieux. Elle est encore à l'asile.

Il nous est souvent arrivé, pendant la durée de notre internat, de recevoir des malades dont le début de la folie avait coïncidé avec l'époque de la ménopause ; mais les renseignements vagues et peu précis, que nous avons pu recueillir auprès des parents ou des personnes qui approchaient les malades, ne nous ont pas permis d'affirmer que la cessation des règles fût la cause qui aurait déterminé, chez ces malades, la production de la folie.

A l'époque de la ménopause, avons-nous dit, il s'établit chez la femme une nouvelle excitation nerveuse. La femme est alors plus sensible, plus impressionnable, et telle cause qui, dans d'autres circonstances, serait passée inaperçue, peut à l'époque de la ménopause occasionner des troubles souvent désastreux. Les observations I, III, VIII, X, XI, viennent à l'appui de ce que nous avons avancé, et il est très-possible que, chez quelques-unes de ces femmes, si une forte peine morale ne fût venue déterminer une affection qui ne demandait qu'une occasion favorable et attendait pour ainsi dire le signal pour se manifester, ces femmes eussent franchi heureusement l'âge critique.

Le sang et le système nerveux se trouvent unis par des liens si étroits qu'ils semblent être solidaires l'un de l'autre. On dirait que l'un d'eux ne saurait s'affranchir de ce mutuel concours sans entraîner l'autre dans ses écarts. Cette étroite sympathie qui existe entre ces deux grands agents de la vie n'avait pas échappé à l'esprit observateur du Père de la médecine : « *Sanguis moderator nervorum* », avait dit Hippocrate. C'est que, en effet, si le sang se trouve affaibli, s'il est dépourvu ou pauvre de ces éléments qui réparent les pertes de la substance nerveuse, le système nerveux tout entier languit et se trouve affecté d'un état pathologique. Si, de leur côté, les nerfs qui président aux contractions cardiaques et vasculaires, se refusent d'exécuter les fonctions qui leur ont été dévolues, la circulation se fera mal, l'oxygénation n'aura lieu que d'une manière imparfaite et la composition du sang en recevra naturellement le contre-coup. De nos jours, Troussau et Pidoux n'ont-ils pas dit que « lorsque le système nerveux ne peut plus puiser dans un sang suffisamment réparateur les éléments de l'innervation qu'il perd incessamment par tous les actes anormaux, il tombe dans l'éréthisme, et alors il n'est plus en rapport avec ses stimulants physiologiques, qui sont, sans exception, toutes les causes internes et externes qui agissent sur

l'homme : de là des désordres incalculables dans l'innervation. »

Nous voyons par là combien il est important que ces deux grandes fonctions se prêtent un mutuel appui, puisque sans lui la santé générale ne peut se maintenir.

Quoique ces troubles de l'un retentissent fatalement sur l'autre, il est d'une grande importance pour le praticien de ne pas méconnaître la cause première de ces désordres, afin de pouvoir diriger contre elle toutes les ressources de l'art.

« L'innervation du centre circulatoire est mise très-souvent en jeu. Des femmes, en apparence très-fortes, éprouvent des lipothymies fréquentes, accompagnées de vertiges nerveux, qu'il faut se garder de confondre avec de véritables étourdissements sanguins. Ce n'est point à la suite des excitations du système circulatoire que ces troubles se manifestent ; bien au contraire, s'il arrive, par exemple, à ces personnes d'assister à un dîner en présence d'une société gaie et agréable, on peut les voir se livrer exceptionnellement à des excès, sans qu'elles s'en trouvent plus mal pour cela. D'autres se plaignent à chaque instant de palpitations de cœur, de battements à l'épigastre, d'étouffements, tandis que l'auscultation et la percussion ne trouvent rien d'anormal du côté du cœur, ni des gros vaisseaux » (1).

(1) Raciborski.

TROISIÈME PARTIE

Prophylaxie de la Ménopause.

Nous n'avons pas l'intention de donner un traitement propre à chaque genre de folie; une fois que celle-ci s'est produite, ce serait entrer dans le domaine de toute la pathologie de l'aliénation. Notre but est de donner seulement quelques conseils généraux pouvant s'appliquer à toutes les femmes et leur aider à franchir heureusement l'âge critique.

Si le médecin doit dans toute sa pratique, pendant l'exercice de son art, donner des preuves de tact et de délicatesse, c'est surtout lorsqu'il s'agit de diriger la femme à travers les périls de la ménopause. Après avoir tenu compte du tempérament, de l'éducation, du caractère du milieu dans lequel se trouve la femme qui doit être l'objet de ses sollicitudes, le médecin, dis-je, doit savoir approprier ses soins aux besoins de chacune d'elles. Ce traitement purement prophylactique sera tantôt moral, tantôt physique, d'autres fois les deux pourront se trouver réunis.

Le traitement moral est sans doute applicable à des femmes de toutes les conditions, car, dans toutes les classes de la société, on rencontre des femmes qui n'ont pas su envisager la vie sous son côté réel et se sont plus préoccupées des qualités physiques, que leur avait données la nature, que des soins qu'elles devaient à la famille. Mais la classe riche et aisée a surtout le fâcheux privilége de faire reposer le bonheur de la vie dans les plaisirs de la jeunesse qui va leur échapper, et c'est pour celles-là surtout que le traitement moral devient nécessaire.

« Je jette un voile, dit Pinel, sur l'âge de retour qu'on ne peut peindre que sous les traits les plus mélancoliques et les plus tristes, si un caractère élevé ne remplace par les jouissances pures, le règne des plaisirs frivoles et d'une vie dissipée. » Une femme, continue cet auteur, une femme naturellement disposée à la tristesse, ne voyait approcher qu'avec les plus vives alarmes ce qu'on appelle l'âge critique. Des propos peu consolants de la part de son médecin ordinaire, doué d'un caractère mélancolique, et un appareil frivole de médicaments avaient porté le découragement jusqu'au désespoir; de là des anxiétés sans cesse renaissantes, des insomnies, des alternatives d'un délire fugace, une toux sèche, la maigreur et des contractions spasmodiques des muscles lui font craindre aussi que sa poitrine ne soit attaquée; il survient des songes effrayants, un état de stupeur et un abattement extrême. Elle suit les avis d'un médecin habile qui prend avec elle un ton rassurant, cherche à relever son courage, lui prescrit un régime simple, un exercice de corps varié et lui recommande divers objets de distraction. Le calme renaît, les forces se relèvent sans aucun retour de délire ; mais les hémorrhagies utérines qui se renouvellent à diverses époques font aussi renaître de nouvelles craintes et des alternatives d'une raison égarée. On n'observe plus ni règle, ni point de conduite ; divers médecins et même des empiriques, sont tour à tour consultés et plusieurs médicaments pris avec profusion donnent lieu à de nouveaux symptômes et augmentent les perplexités. Une seule idée semble absorber toutes les facultés de l'entendement, celle d'une fin prochaine, et c'est à cette époque que l'aliénation s'est déclarée. »

Dès que les premiers accidents de la ménopause se manifestent, c'est au moral de la femme qu'il faut tout d'abord s'adresser. Après avoir gagné sa confiance, on doit diriger son esprit vers un but utile et capable d'occuper agréablement son intelligence. Brierre de Boismont nous rapporte l'exemple « d'une dame qui avait occupé

pendant longtemps dans le monde une position brillante ; elle recevait dans ses salons l'élite de la bonne compagnie ; renommée par son esprit et sa beauté, elle était devenue l'oracle du bon ton ; ses moindres paroles étaient des arrêts. Des signes trop certains viennent l'avertir au milieu de l'enivrement de ses triomphes que ce sceptre de la beauté va bientôt lui échapper. Elle tombe dans une mélancolie profonde dont personne ne peut deviner la cause. Nous l'avions suivie de près quelques années (c'est toujours de Boismont qui parle), son esprit et son caractère nous étaient connus. Nous pénétrâmes son secret et, sans lui laisser soupçonner que nous l'avions deviné, nous devînmes plus assidu auprès d'elle. Nos conversations roulaient souvent sur ses relations, sur les personnages célèbres qu'elle avait reçus dans son intimité. Pourquoi, lui disions-nous un jour, ne chercheriez-vous pas à faire une collection d'autographes ; vous pourriez recueillir en ce genre les lettres les plus curieuses, et qui deviendraient un véritable monument historique. Cette idée germa dans son esprit, s'en empara, et la mélancolie qui pouvait conduire aux accidents les plus graves se dissipa entièrement. »

Comme en ce moment il s'agit de diriger les idées des femmes ménopausiques vers un but qui captive leur intelligence, en les arrachant à cette oisiveté qui leur permet de repasser continuellement dans leur esprit, les jouissances du passé et le délaissement de la vieillesse qui va commencer pour elles, il est bon de leur conseiller une occupation conforme à leurs goûts et à leurs aptitudes. Pour quelques-unes, la littérature aura des attraits, pour d'autres ce sera la poésie ou la peinture. On pourra même engager quelques mères de famille à se consacrer à l'éducation de leurs enfants ou petits-enfants. Mais il est une occupation que nous ne saurions trop recommander, et dont Chomel et Raciborski ont compris toute l'importance et fait le plus grand cas, ce sont les œuvres de bienfaisance. « Mais par œuvres de bienfaisance nous n'entendons pas

du tout des dons qui soulagent assurément bien des misères, mais qui n'atteindraient pas le but que nous nous proposons. Nous voulons parler ici des œuvres qui, outre un certain sacrifice d'argent, réclament beaucoup d'activité et occupent constamment l'esprit. Nous ne saurions mieux faire que d'engager les femmes, à l'époque de la ménopause, à se consacrer au soulagement des classes malheureuses de la société, de chercher à faire partie des associations de charité et de bienfaisance, et d'en créer de nouvelles au besoin. Étant obligées, de cette manière, d'assister aux malheurs infiniment plus sérieux que les maux dont elles se croient affligées, elles finiraient par en effacer de plus en plus l'impression douloureuse trop exagérée. La satisfaction qu'elles auraient nécessairement éprouvée d'avoir soulagé chaque jour quelques nouvelles misères, ne manquerait pas de remplir leur cœur de joie, et ce serait déjà, sans contredit, le premier symptôme d'une sensible amélioration dans ce désolant état nerveux, qui leur semblait fermer les portes du bonheur à tout jamais » (1).

Les troubles que nous venons de signaler et pour lesquels nous avons indiqué le traitement, ne se rencontrent pas également dans toutes les classes de la société. Ces troubles, comme nous l'avons déjà dit, semblent être surtout le partage des femmes de la classe riche, habituées à vivre dans le grand monde, et pour lesquelles paraître et briller semble être l'unique occupation de leur intelligence. Mais comme notre intention n'est pas de restreindre nos conseils aux femmes de la classe élevée, nous indiquerons l'hygiène que toutes les femmes doivent suivre, arrivées à l'époque de la ménopause. Ces soins ne sont pas seulement applicables lorsque on a reconnu les premières manifestations de l'âge critique, mais ils doivent encore être prophylactiques, car le danger que l'on sait prévoir est plus facilement évité.

La femme qui approche de l'âge critique doit éviter toute exci-

(1) Raciborski.

tation nerveuse, les émotions fortes, et tout ce qui peut exciter l'imagination de tous les organes et de l'utérus en particulier. Les excès, les écarts de régime, nuisibles dans toutes les circonstances de la vie, le sont plus particulièrement à l'époque de la ménopause. Dans les villes surtout, où bon nombre de femmes, soit par suite de couches, de blessures, d'excès génésiques, soit encore par leur position toujours assise, par l'usage de chaufferettes, par suite de dérangements dans la menstruation accompagnés de flueurs blanches, ont l'utérus dans un état anormal d'excitation ; ces femmes, dis-je, doivent éviter toute commotion, soit directe, soit éloignée, capable de provoquer l'éréthisme de cet organe important. Que les femmes surtout qui sont vives, irritables, faibles, fatiguées, se condamnent à l'époque de la ménopause, à une vie plus calme, renoncent aux veilles prolongées, aux spectacles, à tout ce qui peut produire des ébranlements nerveux.

Les femmes de la campagne dont l'imagination est peu cultivée et par conséquent moins ardente, se concentre surtout sur les besoins naturels de la vie et se laissent moins facilement entraîner par les rêves enivrants suscités par les passions et les lectures frivoles. Le travail matériel et les exercices physiques occupent chez elles la plus grande part dans leur vie. Aussi, si les femmes de la ville que je puis ranger sous bien des rapports dans la catégorie des femmes de la classe riche, voient avec la plus grande tristesse arriver l'époque de la ménopause qui leur annonce la vieillesse et par conséquent le délaissement qui fait leur désespoir ; si pour conserver le plus longtemps possible un prestige qui leur échappe et pour attirer encore quelques regards, elles ont recours à un maquillage impuissant à réparer leurs ruines, les femmes de la campagne qui ont, au contraire, placé leur ambition et leur bonheur dans la prospérité de leur famille, dans le désir d'étendre le champ qu'elles tiennent de leurs ancêtres, ne voient dans la cessation de leurs règles que la fin d'incommodités sans nombre, et dont elles dési-

rent la cessation, s'inquiétant peu si c'est oui ou non l'indice de la vieillesse. Quoique chez elles l'utérus se sente ébranlé par des causes moins nombreuses et présente en quelque sorte une surface moins grande aux excitations, il n'en est pas moins vrai que, même chez la paysanne, l'utérus jouit aussi de toute sa prépondérance et que souvent il jette le trouble dans l'économie.

Les femmes de la campagne ont donc, elles ausssi, une hygiène à suivre. Je ne leur dirai pas d'éviter les émotions provenant de déceptions, de pertes sensibles, hélas, trop souvent impossibles à conjurer ! mais les rêves ambitieux occupent aussi chez elles une large part dans leur vie passée au milieu de travaux pénibles. Que ces femmes, arrivées à l'époque de la ménopause, se soumettent donc à une vie plus douce et moins pénible.

Les femmes pléthoriques qui accusent des vertiges, des pesanteurs, des douleurs de tête, des somnolences, celles dont la face est constamment rouge, dont la conjonctive est injectée, se trouveront bien de bains de pieds sinapisés répétés pendant plusieurs jours. Quelquefois même une légère saignée pratiquée à propos pourra produire un effet salutaire. Ce sont surtout celles-là qui devront s'abstenir de vins généreux et de liqueurs, manger moins, remplacer les viandes fortes par les viandes blanches et les légumes, éviter les excitants tels que thé, café.

Une des incommodités de la femme à cet âge, ce sont les constipations opiniâtres. On doit les combattre par des purgatifs, des lavements, prendre les eaux d'Uriage, de Hambourg, de Miers (Lot), toutes plus ou moins purgatives. Les promenades à pied, poussées même jusqu'à une certaine fatigue, ne peuvent que donner un bon résultat, surtout pour les femmes des villes, tandis que ces exercices se trouvent souvent remplacés par le travail des champs ; mais qu'il soit modéré.

Si à la suite de la ménopause il survient des hémorrhoïdes, il faut bien se garder de rien faire pour les supprimer ; il serait au

contraire mieux de les favoriser par l'administration de pilules d'aloès.

Les éruptions cutanées, les démangeaisons qui se produisent aux parties sexuelles devront être combattues par des bains émollients.

Je ne parlerai pas ici des hémorrhagies utérines qui reconnaissent souvent pour cause des lésions, des altérations anatomiques de l'utérus, ce serait sortir du cercle que nous nous sommes tracé et entrer dans le domaine de presque toute la pathologie.

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LA FACULTÉ.

1. *Anatomie.* — Des séreuses.
2. *Anatomie pathologique.* — De l'emphysème pulmonaire considéré au point de vue pathologique.
3. *Physiologie.* — Mouvements de l'intestin.
4. *Hygiène et physique.* — Calcul des rations alimentaires. — Lois de la chute des corps, résistance des milieux. — Appréciation du danger des chutes et moyens de réduire ou d'annuler ce danger.
5. *Chimie.* — Constitution des corps gras ; glycérine. — Savons employés en médecine.
6. *Médecine légale.* — Des maladies syphilitiques au point de vue médico-légal.
7. *Histoire naturelle médicale.* — Histoire botanique des Teignes.
8. *Accouchements.* — Des indications que peuvent présenter l'accouchement de jumeaux adhérents.
9. *Pathologie et clinique externe.* — La chaleur animale a-t-elle des modifications dans le tétanos ?
10. *Pathologie et clinique interne.* — Des causes de l'asphyxie.
11. *Médecine opératoire.* — Résection de la clavicule.
12. *Matière médicale et thérapeutique.* — Des eaux minérales sulfureuses.

Vu par le président,
Nancy, le 14 février 1876,
V. PARISOT.

Permis d'mprimer :
Le Recteur,
JACQUINET.